

COMPTE RENDU DU STAGE ACADEMIQUE AU MEMORIAL DE LA SHOAH A PARIS ET A CRACOVIE (I)

du 11 au 14 février 2010 – G. Sabatier, Lycée Claude Fauriel et IUFM de Saint-Etienne (42)

L'objectif de ce compte-rendu est d'essayer d'apporter modestement quelques ressources pour enseigner l'histoire de la Shoah, aux collègues qui n'ont pas assisté à cette formation. Les participants à ce stage ont été unanimes pour reconnaître la qualité des interventions auxquelles ils ont assisté tant à Paris qu'à Cracovie et saluent l'investissement des collègues qui ont rendu ce temps de formation très riche tant d'un point de vue scientifique qu'humain, notamment Iannis RODER, professeur d'histoire-géographie conseiller pédagogique auprès du mémorial de la Shoah, et Tal Bruttman.

Le stage a commencé au Mémorial de la Shoah à Paris avec l'intervention de trois universitaires : Christian INGRAO, directeur de l'institut d'Histoire du temps présent, Georges BENSSOUSSAN, rédacteur en chef de la Revue d'Histoire de la Shoah et Tal BRUTTMANN, historien chargé de mission à Grenoble. Le texte qui suit n'a pas la prétention d'établir le compte rendu détaillé de leur conférence mais simplement de donner quelques informations qui peuvent être utiles à chacun pour aborder ce sujet en classe.

Christian Ingrao s'est penché sur les étapes ayant conduit à la « Solution finale » décrétée par le régime nazi. Il a rappelé d'abord la réorientation des problématiques universitaires pour aborder ce thème suite à l'ouverture d'un « océan archivistique » après l'effondrement du bloc soviétique au début des années 90. Au cœur de ces problématiques apparaît notamment la question de l'application à des échelons locaux, sur toutes les régions occupées par les forces allemandes, de la politique nazie menée depuis le point central de Berlin. Deux types de questionnement émergent notamment : une interrogation sur les acteurs et leur façon d'appliquer sur le territoire qu'ils contrôlent les décisions centrales (dans la lignée de Christopher Browning *Des hommes ordinaires*) et toute une réflexion que la datation de la prise de décision du génocide (démarche mise en œuvre notamment par Philippe Burrin). Dans ce domaine, les positions divergent entre Ch. Browning qui pense que le génocide a été décidé dans l'euphorie des victoires de juillet/août 1941, alors que Burrin pense que la décision est plus tardive, qu'elle aurait été prise en octobre 1941, après l'arrêt des victoires (dimension alarmiste). Une nouvelle génération d'historiens pense aujourd'hui que la prise de décision est encore plus tardive : fin 1941/printemps 1942. Christian Ingrao propose de son côté d'interroger la généalogie du nazisme.

Christian Ingrao rappelle que le nazisme est une révolution de jeunes. Tous les hommes, à de rares exceptions près, qui composent les instances du nazisme sont nés entre 1900 et 1910. Dans le nazisme, on peut être général à 35/40 ans. Le point commun de tous ces hommes est l'expérience de la Grande Guerre. Ces Allemands nés après 1900 sont des non combattants mais ils ont éprouvé le traumatisme d'un conflit qui a été présenté aux populations allemandes comme une véritable expérience nationale (sentiment de défendre la civilisation, de défendre sa nation avec l'espoir, une fois la guerre terminée, de reconstruire un nouveau monde de paix et de prospérité, dans la lignée d'un millénarisme chrétien). C'est sur ces bases que s'organise pour les populations civiles, les enfants, une véritable pédagogie du conflit, qui rendra la défaite particulièrement traumatisante.

En effet, aux lendemains de la guerre, outre l'instabilité très grande qui règne en Allemagne, notamment dans les zones frontalières, se développe l'idée d'une remise en cause de l'existence même de la Nation allemande que le gouvernement impérial avait mise en jeu dans le conflit. Les populations ont le sentiment d'être confrontées à un destin funeste, impression qui culmine avec l'occupation de la Rhénanie par les Français qui est vécue par une partie de l'opinion comme un moyen de continuer « la guerre après la guerre ». Cette profonde angoisse de la disparition de l'Allemagne comme entité nationale et biologique est renforcée par le fait que les Français ont envoyé en Rhénanie des troupes coloniales, en particulier originaires du Sénégal, ce qui avive les peurs des populations (crainte du viol) et suscitent la radicalisation des élites qui se sentent menacées.

Ainsi beaucoup d'étudiants se tournent vers des organisations *völkisch* (ethno-nationalistes) qui remportent régulièrement des victoires lors des élections organisées dans les universités. Ces organisations veulent défendre la nation et l'entité biologique allemande. Elles reposent sur un nationalisme radical, biologique et antisémite. Un noyau d'activistes s'interroge même sur les formes de destruction possibles de l'appareil démocratique de Weimar dès 1920/1921.

Ces étudiants *völkisch* ne sont toutefois pas immédiatement séduits par le parti national socialiste des travailleurs allemands qui présentent à leurs yeux trois défauts :

- C'est un parti de masse, alors que ces étudiants ont une conception élitiste du pouvoir
- C'est un parti qui à partir de 1926 opte pour la prise de pouvoir par la démocratie, alors qu'ils souhaitent une révolution nationale.
- C'est un parti qui s'est comporté de manière trop attentiste face à l'occupation française en Rhénanie.

Mais leur vision évolue et rejoint celle du NSDAP qui a pour but de miner le système démocratique de l'intérieur. De plus, la mise en place de la SS satisfait leur conception élitiste. Enfin, il trouve dans le nazisme une véritable cohérence idéologique reposant sur le déterminisme racial (c'est d'ailleurs cette cohérence idéologique qui permet au nazisme de fédérer des courants aussi différents que le socialisme, le traditionalisme, le nordisme, le courant révolutionnaire...). Ce déterminisme racial permet, en effet, une relecture « désangoissante » de l'histoire. Il fait de la Grande Guerre une guerre raciale qui doit être poursuivie malgré la défaite. Il s'agit notamment de s'opposer aux Juifs qui, contrairement aux races nordiques et germaniques, ont triomphé car ils ont su garder leur pureté raciale en refusant le métissage. L'objectif est donc de permettre à la *Volksgemeinschaft* de renouer avec un Grand Reich millénaire à partir d'une refondation sociobiologique. Pour cela, il faudra, pour cette communauté raciale, se débarrasser de ses adversaires et organiser un véritable déploiement territorial par la conquête d'un vaste espace. Ainsi, la peur et l'angoisse éprouvées suite à la défaite se transforment en ferveur millénariste grâce à un système de « désangoissement » et à la capacité des Nazis à donner un sens à un nouvel âge d'or racial qui suscite une très forte adhésion.

Après la prise de pouvoir par les Nazis en 1933 et jusqu'en 1937, beaucoup de jeunes cadres des instances dirigeantes nazies sont issus de la sphère des étudiants *völkisch* des années 20. Ils constituent notamment le sommet de la hiérarchie des groupes d'intervention : les S.S, la police motorisée : les *Einsatzgruppen*. Dès le début de la guerre, ces groupes n'hésitent pas dans les régions conquises en Pologne à assassiner des civils au prétexte d'agressions sur les soldats allemands, ce qui constitue la rhétorique classique de la légitimation de la violence contre les civils (rhétorique déjà utilisée dans la Grande guerre lors de l'été 1914). Les conflits jusqu'en 1941 sont d'abord des guerres de réparation : la Pologne, la France, les Balkans. Ce sont des guerres mémorielles destinées à réparer la Grande Guerre. Mais, un tournant apparaît en 1941 avec la guerre contre la Russie qui est vécue cette fois comme une guerre raciale. Dans les instructions données aux soldats allemands, on retrouve notamment des passages où l'on recommande de se méfier des enfants, des femmes, de l'eau, de la nourriture car la Russie est présentée par les autorités comme le pays de tous les dangers, le pays du judéo-communisme.

L'été 41 voit un premier basculement dans l'utilisation de la violence. Les premières régions conquises par les Nazis en été 41 sont celles qui venaient de connaître des purges massives de la part du NKVD depuis la fin des années 30. Les prisons sont notamment remplies de nationalistes et d'antisémites pourchassés par le régime communiste. Avec l'invasion allemande de juin et juillet 1941, les Russes n'ont pas le temps d'évacuer ces prisonniers dans les états baltes et en Ukraine. Ils les tuent avant que les Allemands n'arrivent. Ces derniers les découvrent et font porter la responsabilité sur les Juifs. On entasse des montagnes de cadavres de Baltes et d'Ukrainiens, qui constituent la première forme d'extermination (en réalité entre 750 et 1000 détenus ont été exterminés mais les témoignages exagèrent ces chiffres), à l'origine de pogroms contre les communautés juives et de la conversion au nazisme de jeunes hommes de l'armée allemande écoeurés par ces massacres.

Une étape supplémentaire est alors franchie dans l'extermination avec des exécutions de femmes puis d'enfants sur le front de l'Est à partir d'août 1941. Est-ce un mécanisme conscient ou inconscient ? Les sources ne permettent pas de le dire. Mais, on peut dégager de cette période un véritable *continuum* de l'expérience génocidaire : d'abord des hommes puis quelques femmes, puis des femmes et quelques enfants, puis des enfants. Cela montre que les hommes au front ont intégré cette violence et qu'ils consentent eux aussi au génocide au nom de la survie biologique de la race. Le génocide est, en effet, un geste de défense raciale. Les exterminations prenant de l'ampleur, les *Einsatzgruppen* délèguent progressivement les fonctions les plus traumatisantes aux populations locales puis aux détenus juifs (récupérer les cadavres puis les exhumer). Cependant, cette expérience constitue pour les soldats allemands un traumatisme : des cas nombreux de dépression apparaissent, on a mention de deux suicides dans les *Einsatzgruppen*. Il faut donc trouver rapidement d'autres choix, dès l'été 41, pour trouver des alternatives à la fusillade de masse. De nouvelles méthodes vont donc être mises en place qui trouvent leur origine au début du conflit en septembre 1939.

En effet, avec lors de l'entrée en guerre en 1939, s'est posée en Allemagne déjà la question de la manière d'agir avec les incurables, les malades mentaux qui compromettaient la pureté de la race aryenne. Une autorisation rétroactive est donnée pour tuer par euthanasie, par mort dans des chambres à gaz, ces « vies sans valeur ». On a donc, dès septembre 1939, une première filière de mise à mort qui mobilise de médecins, des soldats qui suscitent rapidement les protestations de la société civile. On abandonne donc ce système mais des équipes rôdées sont constituées.

Le processus de décision qui conduit au génocide est très complexe et mobilise de très nombreux acteurs : Hitler et la chancellerie, Goering et les services de la planification économique, Himmler et Heydrich pour la SS qui ont une grande expérience de la politique anti-juive...

La première solution envisagée est le déplacement des populations pour exclure les Juifs et mettre à leur place les minorités allemandes issues de l'Europe de l'Est, la norme officielle étant d'un colon installé pour 4 déportés. C'est ainsi que dès l'été 40, on concentre les populations juives dans des ghettos qui deviennent des mouvoirs. Mais la peur d'épidémies inquiète les populations à proximité des ghettos. Se pose alors la question de la transposition des méthodes de mises à mort expérimentées en 39 pour ces populations. On abandonne dès l'automne 1940 l'idée d'une déportation des Juifs à Madagascar. L'hiver 40/41 entraîne une explosion de la mortalité dans les ghettos et la question devient urgente pour les dirigeants nazis. Le projet d'attaque contre l'URSS soulève l'idée de constituer dans ce pays une réserve pour y parquer les Juifs mais se pose alors le problème du ravitaillement de la Wehrmacht. L'idée qui germe est donc d'exterminer les Juifs pour pouvoir ravitailler sur place les soldats de la Wehrmacht. Dès l'automne 1941, on lance les premiers programmes d'extermination à titre expérimental : camions à gaz à Chelmno, premiers camps d'extermination à Belzec, Maidanek... Eichmann choisit au cours de l'été 1941 un site en Silésie au même moment où l'on trouve les propriétés du gaz Zyklon B dont l'absorption est rapidement mortelle. C'est la mise en place du programme d'extermination. A la fin de 1941, la déclaration de guerre des Etats-Unis est présentée comme une manœuvre des Juifs américains : cette déclaration est aussi à l'origine pour certains historiens d'une peur de la défaite chez les Allemands qui expliquerait la prise de décision avec la conférence de Wannsee en janvier 1942. Pour Christian Ingrao, c'est bien l'expérience traumatisante antérieure qui a conduit au génocide et non les victoires de 1939 à 1941 et ce processus trouve son aboutissement à la fin de l'année 41. En décembre 1941, il y a en fait une cristallisation de décisions locales qui deviennent la politique nationale. Par exemple, les initiatives locales qui consistent à tuer aussi les femmes et les enfants sont connues *a posteriori* par Himmler qui légitime ensuite leur pratique. Décembre 1941, c'est la généralisation de ces procédés d'extermination mais Hitler dans un premier temps ne dit jamais quand ni comment le génocide va se passer. Il faut attendre mai 1942, à la mort du S.S Heydrich, pour qu'Hitler fixe un objectif : il faut terminer le génocide en un an. Résultat : mai 1942 : 80% des victimes de l'extermination sont encore en vie et en mai 1943 seulement 20%.

En conclusion, il y a eu trois étapes qui ont conduit à la logique génocidaire de la Solution finale.

- Une première par mort indirecte, la faim et les maladies, qui résulterait de l'imaginaire de la famine qui est né du blocus subi par les Empires centraux lors de la Première Guerre mondiale et aussi de la grande famine en Ukraine de 1932.
- Une deuxième par extermination directe par fusillade : mais les moyens sont trop coûteux notamment d'un point de vue psychique.
- La troisième par extermination par gazage en confiant les tâches traumatisantes aux milices locales puis aux détenus. Les circonstances de la guerre rendent ces décisions possibles.

Georges Bensoussan est, pour sa part, revenu sur les fondements idéologiques du nazisme. Pour lui, comme pour Christian Ingrao, il faut en finir avec la conception du nazisme comme une idéologie fourre-tout et incohérente. Le nazisme est certes une idéologie hétérogène mais qui présente quatre facettes bien identifiables et se réfère à cinq moments clés de l'histoire allemande et européenne.

Ces cinq périodes sont :

- L'après première guerre mondiale : sentiment du vol de la victoire chez les Allemands alors que leur territoire n'a pas été touché.

- Le XIXe siècle européen, le siècle du scientisme mais aussi le siècle des anti-Lumières, où, en Allemagne en particulier, on rejette cet héritage.
- Les guerres anti-napoléoniennes avec le rejet du libéralisme et de la France (notamment après la défaite d'Iéna en 1806 qui est un cataclysme pour les Allemands). On assiste à une réaction anti-libérale qui triomphe après 1848 et l'écrasement du printemps des peuples.
- La Réforme luthérienne qui entraîne un divorce de l'Allemagne avec l'histoire de l'Occident à travers la rupture avec l'autorité romaine. L'Allemagne prétend à partir du XVIe siècle incarner une autre voie de l'Histoire européenne.
- La fin du XVIe siècle allemand et européen où s'est développée la vision d'une fin du monde : millénarisme apocalyptique, avec l'idée que cette fin des temps repose sur les Juifs qui n'ont pas compris le message du Christ.

Les 4 facettes de l'idéologie nazie sont :

- Rejet de la révolution anglaise du XVIIe siècle et de la Révolution française du XVIIIe siècle
- Triomphe des idées scientistes et biologiques qui présente une humanité conçue comme un cheptel, un troupeau sur lequel on peut jeter un regard zoologique
- Antisémitisme et antijudaïsme européens avec une volonté d'exclure un groupe du corps social
- Une tradition allemande de ruralité, pastorale, romantique, incarnée par l'esprit *völkisch*.

L'idéologie nazie s'enracine donc dans une longue histoire, notamment dans l'histoire allemande du XIXe siècle. Hitler n'invente aucune idée nouvelle, il réutilise des idées conservatrices mais ce qui est original c'est la conjonction de différents thèmes :

- Au nom de la singularité allemande, l'Allemagne s'oppose culturellement à l'Occident. Cette opposition existe depuis Luther mais elle s'est renforcée avec les Lumières et surtout après la défaite de Iéna : divorce avec la France et la philosophie des Lumières qui passe par un réflexe anti-français, anti-libéral.
- L'Allemagne serait élue pour apporter un message à l'humanité : idée d'une supériorité du monde germanique très répandue parmi les élites. Le monde de la culture, de l'esprit, de l'idéalisme serait incarné par l'Allemagne : cela s'opposerait au mercantilisme, au productivisme, au matérialisme, incarné par la Grande-Bretagne ou la France.
- Rejet des Lumières et de l'esprit démocratique : unité tardive de l'Allemagne qui s'effectue de surcroît par le haut, la force et contre les libertés civiles. L'Allemagne se construit par la volonté prussienne dont Bismarck devient le héros (450 monuments à sa gloire après 1890 en Allemagne). Se développe l'idée que la force est créatrice du droit, que la guerre peut être une « cure d'hygiène » pour l'humanité. On accepte l'idée d'inégalité entre les hommes et que c'est à l'élite culturelle de diriger les nations.
- Racisme moderne qui s'impose comme idéologie au XIXe siècle avec un darwinisme social et racial (détournement des théories de Darwin). Les plus forts sont supérieurs aux plus faibles, c'est une loi de la nature, on ne peut pas s'y opposer. Les hommes n'ont pas les mêmes capacités, il y a différentes races qui sont créatrices ou destructrices de culture, donc toutes les races n'ont pas le même destin, certaines doivent commander, d'autres non.

Ce racisme résulte aussi des mutations sociales du XIXe siècle avec la révolution industrielle et urbaine (explosion de la population à Paris, Londres, mais aussi Berlin). La ville est assimilée au bagne, aux maladies (tuberculose), à la mort (suicides), au taudis. A l'inverse de la France, la bourgeoisie allemande a été phagocytée par l'aristocratie pendant cette période. Cette aristocratie défend ses valeurs : l'éducation doit être façonnée par l'obéissance et la soumission à une autorité (idéologie autoritaire) et par l'effacement de l'individu devant le nous, le collectif. Cela conduit la pensée *völkisch* (ethniste) et le racisme à s'épanouir en Allemagne entre 1870 et la fin de la première guerre mondiale.

En 1925, l'Allemagne est l'un des rares pays où l'hygiène raciale entre dans le programme d'enseignement des universités. On y présente l'histoire de l'humanité comme l'histoire des races en lutte, on explique que tout mélange des races est une souillure et que tout métissage est un crime. On a une véritable angoisse du mélange et de la souillure qui renvoie à la conception du monde zoologique où l'humanité est un troupeau (cela conduit logiquement au programme T4 avec l'extermination des plus faibles chez les Nazis puis à l'extermination des « non-hommes » dont le sang pourrait souiller l'humanité). L'antisémitisme nazi prend, en effet, ses racines dans cette vision biologique.

- Racines idéologiques issues de l'anti-judaïsme chrétien avec la double erreur des Juifs qui s'entêtent à ne pas reconnaître le christianisme et qui sont déicides. On retrouve ici l'héritage de Luther des dernières années qui prône la tuerie des Juifs et leur extermination. On passe de l'anti-judaïsme (vision religieuse) à l'antisémitisme (vision sociale) à partir de 1879, quand on commence à affirmer que les Juifs sont une race, ce qui fait de leur extermination la seule issue possible. L'antisémitisme est ainsi porteur de mort. Le Juif cristallise, en effet, toutes les passions existentielles de l'Europe. Il s'oppose à l'Allemand authentique qui rêve d'une Allemagne authentique, alors que l'industrialisation est en train de la changer radicalement. Le Juif incarne tout ce que l'Allemagne souhaite rejeter : la ville, la modernité ; il faut purger le pays de ce qui est inassimilable. Le Juif constitue la projection du malaise identitaire de l'Allemagne qui se rêve en pays authentique, rural. La figure juive arrive comme une aubaine dans un pays qui se cherche une identité.

Y-a-t-il pour autant un chemin propre à l'Allemagne (un « *Sonderweg* ») qui permet d'aboutir à partir de ces caractéristiques à un crime de masse ?

Les historiens allemands répondent oui, en mettant en valeur le fossé entre un pays hypermoderne avec son économie, sa science, son industrie et l'archaïsme intellectuel qui y règne, rejetant toute modernité. Il y a, selon eux, un désenchantement à l'égard de la modernité. C'est le modernisme mais avec le refus de la modernité. A cela, on peut ajouter deux autres facteurs :

- Le nationalisme qui prime sur tout (« *Deutschland über alles* ») : ce qui compte le plus c'est le sang et le sol : on naît allemand, on ne le devient pas (« ce n'est pas parce qu'une vache naît dans une écurie qu'elle est cheval », plaisanterie très en vogue en Allemagne). Le chef va personnifier la nation, le nationalisme c'est l'exaltation de l'irrationnel.
- Le pangermanisme : conséquence de la croyance en la supériorité des Allemands en Europe par rapport aux autres peuples qui n'ont pas les qualités pour exister. Ce dernier s'exprime contre les Slaves dès 1880/1890. Ce pangermanisme justifie la guerre qui révèle la vraie nature des peuples et qui est seule créatrice de justice.

Tous ces thèmes sont donc là avant le nazisme qui synthétise tous les courants et franchit la ligne rouge lorsque l'on se décide à éliminer les malades et les plus faibles : c'est la notion de sélection qui apparaît (seul pays à être allé jusque là, alors que ce débat existe partout en Europe, y compris en France). Cette sélection repose sur une dimension irrationnelle qui est difficilement compréhensible pour les Français issus de l'héritage des Lumières. Cette idée du règne de l'homme raisonnable est finalement assez neuve à l'échelle historique, cela date de Descartes, Spinoza mais le fond de l'histoire n'est pas celui-là. Le nazisme s'enracine dans un véritable courant du pessimisme qui est né au XIXe siècle et qui s'est développé dans toutes les sociétés européennes : peur des élites par rapport au peuple, anticommunisme.

Tal Bruttman revient pour sa part sur les crimes de masse et les politiques répressives nazies de 1933 à 1945. Il rappelle d'abord que les camps de concentration nazis ne sont pas des lieux de mise à mort mais d'abord des camps de rééducation dont on pouvait a priori ressortir une fois la rééducation terminée. Il s'agit dès 1933 de rééduquer les déviants de la *Volksgemeinschaft* (communauté raciale et nationale), ce qui est exclu de fait les Juifs qui ne font pas partie des hommes (ils ne sont pas en bas de la race humaine comme les Slaves, ils sont des « non-hommes »). Dès 1933, ce sont donc les opposants politiques qui sont victimes des camps de concentration avec des durées plus ou moins longues pour les rééduquer (on entre dans ces camps avec une durée parfois déterminée). Les camps de concentration ont donc une fonction d'abord interne: ils sont construits en Allemagne, en Autriche, chez les Sudètes, en Alsace, à Auschwitz dans un territoire qui a été annexé au Reich... Les Nazis pensent que le sang aryen est rare, il s'agit donc de le préserver en rééduquant ceux qui dévient : les criminels, les asociaux, les émigrants (indéfinissable), les homosexuels, les témoins de Jéhovah... qui sont marqués de manière différente à partir de 1936/1937. Mais la répression n'est pas identique selon les catégories.

- Le problème se pose avec les homosexuels qui compromettent la race car ils ne se reproduisent pas. Beaucoup de pays européens ont mis en place dès la fin du XIXe siècle un code pénal pour réprimer l'homosexualité. L'article 175 du code pénal allemand sanctionne l'homosexualité avant l'arrivée du nazisme. Les nazis durcissent en fait la législation : on passe de 6 mois d'emprisonnement à 5 ans, ce qui a pour

conséquence d'envoyer dans les camps de concentration 40.000 à 60.000 personnes en Allemagne sur une population estimée à 2 millions de personnes. Il n'y a donc pas eu de répression systématisée contre les homosexuels. Cela reste, de plus, spécifique à l'Allemagne et aux territoires qu'elle contrôle (cf. Alsace-Moselle) mais cela ne concerne pas les autres pays. Les témoins de Jéhovah posent un double problème : ils ne prêtent serment qu'à Dieu (et pas à Hitler) et ils refusent le service militaire (qui est obligatoire). Là encore c'est une mesure interne à l'Allemagne nazie qui est prise, des pays comme la France ne sont pas concernés.

Toutefois, en 1938, un tournant s'opère avec la Nuit de Cristal : arrestation de 25.000 à 30.000 Juifs qui sont internés en camps de concentration pour la première fois. L'usage du camp de concentration change : c'est un usage externe puisque le but n'est pas de rééduquer ces populations mais dans un premier temps de les effrayer et de les pousser à quitter le territoire allemand (migrations forcées). Cette politique de développement des camps de concentration à des fins externes se poursuit avec l'annexion de nouveaux territoires non spécifiquement allemands.

Autres exemples de la diversité des politiques répressives nazies :

- Les Slaves : ils sont considérés comme des sous-hommes pour les Nazis mais seules certaines catégories de Slaves sont concernées par la politique d'extermination : les Polonais, les Biélorusses, les Russes mais pas les autres car les premiers se trouvent sur des territoires à coloniser. Ainsi les nazis prévoient pour ces populations qu'un tiers soit destiné à la mort, un tiers soit destiné à l'esclavage et un dernier tiers, porteur de gènes aryens, destiné à réintégrer la communauté nationale.
- Les prisonniers soviétiques de 1941 (l'URSS n'a pas signé la convention de Genève ce qui va légitimer leur massacre pour les Allemands) : ils sont d'abord parqués et meurent très souvent et massivement de faim (plan famine) mais de mise à mort. A partir du milieu de l'année 42, on change : on pense qu'on peut les utiliser comme auxiliaires de l'armée allemande, surtout pour accomplir le génocide.
- Les Noirs : ils ne sont pas victimes d'une politique particulière de répression de la part des Allemands mais cela n'exclut pas qu'ils soient aussi victimes aussi de massacres (dans la continuité du génocide de 1904 dans les territoires du Sud Ouest africain contre les Hereros). Dans la société allemande, on a rejeté par exemple les « bâtards de la Rhénanie », c'est-à-dire les enfants nés d'une union entre une Allemande et un soldat français noir qui occupait cette région, mais on ne les a pas exterminés dans un premier temps (ils constituent une exception). En 1940, lors de la bataille de France, à Chasselay, les Allemands ont également massacré 1.500 tirailleurs sénégalais faits prisonniers. Pour le nazi, le Noir est assimilé à un singe dans sa conception raciale. Le but n'est donc pas de les éliminer directement mais d'éliminer ceux qui les contrôlèrent : c'est-à-dire les Juifs (voir la couverture d'une exposition à Francfort condamnant la Musique dégénérée en 1938).
- Les malades mentaux : ils sont victimes de l'opération T4 ainsi que tous ceux qui souffrent de la syphilis, ceux qui ont des maladies héréditaires. 70.000 sont éliminés au nom d'une logique d'épuration interne mais cela ne concerne pas tous les territoires allemands. On a cependant une élimination des malades mentaux polonais et juifs dans les territoires annexés par les Allemands mais cela correspond à une autre logique : faire de la place avant de lancer les opérations de guerre contre l'URSS en juin 41.
- Le cas des Tziganes est très complexe. Ils représentent dans la hiérarchie raciale un être pur mais il est aussi pour tout Européen un asocial, un voleur, un microbe. On a une double logique : la première consiste à essayer de les réintégrer en les sédentarisant, la deuxième consiste à distinguer parmi eux ceux qui sont de race pure et ceux qui sont de race impure pour ensuite éliminer ces derniers. Il n'y a pas eu en Allemagne d'élimination systématique mais ce ne fut pas le cas en Croatie, en Roumanie et en Hongrie où 3 génocides provoquèrent la mort de 220.000 Tziganes, génocides qui ne furent pas menés à leur terme. En France, la politique vis-à-vis des Tziganes a varié selon les pouvoirs locaux :
 - o Dans le Nord, rattaché au gouvernement de Bruxelles : 157 déportations de Tziganes.
 - o Dans la zone occupée : internement dans des camps sans déportation
 - o Dans les zones non occupées : aucune politique de répression contre eux.

En Allemagne, l'Ille Reich a transféré les populations tziganes pour les enfermer dans des ghettos mais le but n'était pas dans un premier temps de les faire mourir. Les tziganes que l'on envoie à Auschwitz avec leurs familles sont envoyés en camps de concentration où les conditions de détention sont atroces. Les derniers survivants sont pourtant gazés en 1944 mais dans un cadre bien précis : celui de la liquidation des derniers ghettos juifs de Hongrie, pour « faire de la place ».

Tal Bruttman revient ensuite sur la spécificité d'Auschwitz où se trouvent deux structures juridiques bien différentes :

- Un camp de concentration pour 200.000 personnes
- Un centre de mise à mort (expression à préférer à camp d'extermination qui prête à confusion chez les élèves) pour les Juifs à Birkenau.

Pour Tal Bruttman, il faut éviter les expressions comme « *Shoah par balles* », car il faut bien dissocier l'extermination des méthodes d'extermination qui sont diverses et évolutives : fusillades, gazage dans des camions comme à Chelmno, dans les chambres à gaz. Certains centres de mise à mort sont régionaux comme Sobibor, Maidanek, d'autres sont européens comme Birkenau, où il y a eu des rescapés du fait de la fin de la guerre, ce qui n'est pas le cas, hormis quelques rares exceptions, à Treblinka.

Les Juifs n'étaient pas destinés à aller dans les camps de concentration dans un premier temps. Mais du fait du besoin de main d'œuvre et avec l'étape de la sélection qui consiste à trier les Juifs lors de leur arrivée dans les centres de mise à mort, certains d'entre eux vont aller rejoindre les camps de concentration comme celui d'Auschwitz ; leur espérance de vie reste toutefois 2 à 3 fois inférieure à celle des autres détenus. Ainsi, à Auschwitz, le camp de concentration regroupe en fait 400.000 hommes puisqu'aux 200.000 détenus s'ajoutent aussi 200.000 Juifs sélectionnés. Il faut rappeler aussi que les chambres à gaz ont servi à éliminer des hommes des autres catégories car les potentats locaux ont profité de ces installations qui étaient une aubaine pour eux. Tal Bruttman rappelle également que la logique économique ne préside pas du tout à la naissance des camps de concentration mais sont une rentabilisation de leur utilisation. Il y a d'ailleurs à Auschwitz des tensions permanentes entre les services du Reich qui réclament plus de main d'œuvre et d'autres comme l'office RSHA qui veut l'extermination.